

LRD

Le capitalisme est-il compatible avec les limites de la Biosphère ?

Le courant anticapitaliste écosocialiste se vante d'être la seule option capable de serrer la ceinture de l'économie afin de la faire rentrer dans les limites de la Biosphère. Les ténors de la prospérité sans croissance, en revanche, ne sont pas sûrs que l'arrêt de la croissance implique la mort – du moins officielle ! – du capitalisme.

L'idée fait son chemin. L'écosocialisme estime que pour répondre à la crise écologique, il faut mettre fin au capitalisme. Au moins deux candidats déclarés aux élections présidentielles françaises de 2012 qui s'inscrivent dans ce courant font de l'écologie un socle à leur anticapitalisme.

Olivier Besancenot, du Nouveau parti anticapitaliste (ex-Ligue communiste révolutionnaire), appelle à une planification démocratique de la production économique à hauteur « du strict nécessaire socialement et du strict raisonnable écologiquement ». Jean-Luc Mélenchon, du Parti de gauche, déclare faire de la planification écologique la base même de son programme.

Les écosocialistes jugent que la logique du capitalisme – l'accumulation illimitée et la plus rapide possible du capital, des profits, des marchandises, etc. – est intenable dans un monde fini. Ils attirent l'attention sur la contradiction indépassable entre les intérêts du capital et ceux de la nature. C'est notamment le propos de l'agronome et activiste belge Daniel Tanuro, auteur de *L'impossible capitalisme vert*.

Tanuro s'explique dans un entretien accordé au webzine alternatif *Le grand soir* :

« La concurrence pousse chaque propriétaire de capitaux à remplacer des travailleurs par des machines plus productives, afin de toucher un surprofit en plus du profit moyen. Le productivisme est ainsi au cœur du capitalisme. Comme disait Schumpeter : « un capitalisme sans croissance est une contradiction dans les termes ». L'accumulation capitaliste étant potentiellement illimitée, il y a un antagonisme entre le capital et la nature, dont les ressources sont finies. »

Le capitalisme est donc « spontanément écocidaire ». Conséquence : il faut rompre avec lui. « Une remise en cause de [ses] lois fondamentales est indispensable au sauvetage de l'environnement », conclut Tanuro. Figure clef de l'écosocialisme, l'intellectuel franco-brésilien Michael Löwy confirme que la nécessaire réorganisation d'ensemble du mode de production et de consommation est à fonder « sur des critères extérieurs au marché capitaliste : les besoins réels de la population (pas nécessairement « solvable ») et la sauvegarde de l'environnement » (Löwy, 2005).

Les écosocialistes l'affirment donc haut et fort : pour pouvoir envisager une économie capable de s'en tenir aux limites physiques de la Biosphère tout en étant socialement équitable, il faut arrêter avec le capitalisme.

Mais par ailleurs, un courant académique sans liens avec l'écosocialisme insiste fortement sur la nécessité de sortir de la croissance, en principe associée au capitalisme. La question est donc à l'ordre du jour : le capitalisme peut-il survivre dans une société sans croissance ?

49

On ne sait pas

Une référence indéniable dans cette discussion est l'États-Unien Robert Solow, « Prix Nobel » d'économie en 1987 pour sa théorie de la croissance. Son opinion : « Il n'y a pas de raison que le capitalisme ne survive pas à une croissance lente, voire à une croissance 0. [...] Rien dans le système n'indique qu'il ne peut pas rester tranquillement dans un état stable », ajoute-t-il (Stoll, 2008).

Le point de vue sur cette question de l'auteur de *Prospérité sans croissance*, Tim Jackson, est sans doute le plus élaboré. Il juge qu'une économie sans croissance exige d'affronter au moins quatre questions. Celles de :

- la productivité : il faut utiliser les gains de productivité pour travailler moins ;
- la rentabilité : certains investissements seront moins rentables, d'autres tels que ceux dans les infrastructures écologiques ne seront pas rentables au sens traditionnel (LaRevueDurable, 2010-2011b) ;
- la propriété des actifs : dès lors que ces investissements intéresseront moins le secteur privé, il revient au secteur public d'assumer un rôle moteur ;
- la distribution des profits : il faut réinvestir les profits publics pour poursuivre la transformation de l'économie.

Arrêter la croissance obligerait ainsi à revoir en profondeur le fonctionnement de l'économie, notamment les marchés de capitaux. « Est-ce encore du capitalisme ? Est-ce vraiment important ? » s'interroge Jackson. Et de paraphraser le capitaine Spock, héros de *Star Trek* s'adressant au capitaine Kirk : « C'est du capitalisme, Jim, mais pas comme nous le connaissons » (Jackson, 2010).

Sans publicité pour stimuler des pulsions d'achat, sans spéculation financière, sans dumping social et écologique, sans concurrence inégale entre les régions du monde, les profits risquent de fondre, avance Jean Gadrey, qui prolonge le travail de Jackson. Le capitalisme survivrait-il à une telle cure ? « Personne n'a la réponse. Mais on peut au moins dire qu'un capitalisme ainsi encadré et limité n'a jamais existé » (Gadrey, 2010).

Selon ces auteurs, rien, donc, n'interdit de penser que le capitalisme peut être dompté afin de tempérer les impacts de l'économie sur la Biosphère. Or, il se trouve que Daniel Tanuro a écrit *L'impossible capitalisme vert* avant d'avoir lu *Prospérité sans croissance*. La lecture de cet ouvrage l'a-t-il convaincu que capitalisme et prise en compte des limites écologiques ne sont pas intrinsèquement incompatibles ? La revue *Etopia*, du bureau d'étude du Parti Ecolo belge, lui a posé la question.

Voie sans issue

Réponse : non, ce livre n'a pas fait changer d'avis Tanuro. Voici pourquoi : « Tim Jackson ne saisit pas la dialectique du capitalisme, relève Tanuro. Pour lui, ce système vise à augmenter les revenus de la population de façon illimitée afin que la demande, donc la croissance, puissent gonfler à l'infini.

» Il ne voit pas la contradiction qui pousse chaque patron à baisser les salaires de ses employés, tout en espérant que ceux des concurrents gagneront le plus possible, afin de leur vendre sa marchandise. Il ne voit pas que ce système implique non seulement

une accumulation de richesses à un pôle de la société, mais aussi une gigantesque accumulation de misère à l'autre, ni que cette misère structurelle sert à faire pression sur les salaires et les allocations.

» A partir de sa vision biaisée, la lutte contre l'exploitation ne peut apparaître à Jackson que comme un combat consumériste et basement « matérialiste », de sorte que, en dépit des tirades sur « la société de l'épanouissement », aucune convergence n'est possible entre lutte sociale et lutte écologique. Malgré ses qualités, *Prospérité sans croissance* balise une voie sans issue. Car c'est dans la convergence écosociale, et nulle part ailleurs, que réside la seule chance de salut. »

Un capitalisme aussi encadré n'a jamais existé

Parlements et universités

En dehors de l'écosocialisme, il n'y aurait aucune convergence possible entre luttes sociale et écologique ? Pourtant, le capitalisme qui passerait à la moulinette des propositions des avocats d'une prospérité sans croissance n'aurait plus rien à voir avec celui qui étale aujourd'hui son incurie sociale et écologique. Comment prédire avec si peu de recul et tant d'assurance que cette voie est bouchée et ne concourrait pas à affronter en même temps les défis sociaux et écologiques ?

Peter Victor (2010) a lui aussi son mot à dire dans ce débat. Or, il pense que le principal obstacle à la croissance 0, ce sont les institutions. Pas seulement les multinationales et les organisations internationales (LaRevueDurable 2010-2011a), mais aussi, notamment, les universités (page 40), les parlements (page 51) et les banques centrales.

Ces piliers des sociétés démocratiques, à commencer par le milieu académique et les élus du peuple, sont cadencés à triple tour dans le schéma d'une croissance mortifère. Ce qui soulève un enjeu stratégique : est-ce une bonne idée d'affirmer que l'option anticapitaliste est la seule capable de les déverrouiller sur ce plan ?



Ceux qui ont compris l'urgence extrême qu'il y a à tenir compte des limites écologiques sont encore très minoritaires. Ne pourraient-ils pas joindre leurs forces pour tenter de convaincre tous ceux qui travaillent dans ces institutions de prêter attention à ces limites ? N'est-il pas vital de coopérer sur cette urgence ? ■

BIBLIOGRAPHIE

GADREY J. *Adieu à la croissance*, Paris, Les petits matins, 2010.

JACKSON T. *Prospérité sans croissance*, Bruxelles Etopia et De Boeck, 2010.

LA REVUE DURABLE. *Investir dans un monde plus juste et plus beau*, LaRevueDurable n° 40, décembre 2010-janvier 2011a, pp. 14-53.

LA REVUE DURABLE. *Investir dans les écosystèmes*, LaRevueDurable n° 40, décembre 2010-janvier 2011b, pp. 24-26.

LÖWY M. *Qu'est-ce que l'écosocialisme ?* Le grand soir, février 2005.

STOLL F. *The Specter of a No-Growth World*, Harpers Magazine, mars 2008.

TANURO D. *L'impossible capitalisme vert*, Les empêchements de penser en rond/La Découverte, Paris, 2010.

TANURO D. *Prospérité sans croissance : un ouvrage sous tension*, Etopia n°8, Les éditions namuroises, 2011.

VICTOR P. *The Steady State Economy Conference*, June 2010 – Leeds, UK.